

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 17.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 80		Boite 1859, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 23 AOUT 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XVII

(Suite)

Elle revit le fantôme debout à côté de son lit, et il lui sembla que, par une sorte de seconde vue mystérieuse, il avait lu dans son âme et avait été transporté avec elle au Val Maudit, car elle crut le voir se pencher sur sa couche avec une émotion profonde, et murmurer tristement :

—Vous l'aimez donc bien, Marguerite ?

Elle voulut répondre ; mais cette immobilité si pénible qui, dans le cauchemar, à l'instant le plus émouvant et le plus terrible, glace l'être tout entier de son invincible torpeur, paralysait sa langue, et, malgré tous ses efforts, la tenait clouée, insensible en apparence sur sa couche.

Le fantôme parut comprendre ce qui se passait en elle. Il la contempla un instant avec un douloureux sourire ; puis, posant doucement ses lèvres sur son front :



Il marchait d'un pas rapide et assuré. (Page 179, col. 2.)

—Espérez, Marguerite, dit-il, votre amour le sauvera !

Et lentement et sans bruit, comme si ses pieds n'eussent pas touché le parquet, il s'éloigna du lit en tenant son regard attaché sur la jeune fille, et il prit le chemin de la fenêtre.

Marguerite tressaillit, car elle eût voulu le retenir encore auprès d'elle, elle eût voulu surtout l'interroger. Mais avant qu'elle eût pu secouer sa torpeur, le rideau discrètement entr'ouvert était retombé derrière lui, et son ombre, après s'être un instant réfléchi sur le tissu transparent, s'était elle-même évanouie.

Marguerite sentit son cœur étreint par une poignante douleur, se serrer d'angoisse, et se dressant soudain sur sa couche :

—Mon père ! s'écria-t-elle, mon père ! ne m'abandonnez pas !

Elle était éveillée cette fois ; son cri, distinctement articulé,

retentit comme un appel de détresse, et, en l'entendant, Mme de Trévenue et Isidora se précipitèrent, effrayées, dans la chambre.

Leur effroi s'accrut encore lorsqu'elles aperçurent Marguerite assise sur son lit, dans un état d'agitation inexprimable, et les mains tendues vers ce fantôme qui, lorsqu'elle avait voulu le serrer dans ses bras, en avait glissé comme une ombre vaine.

— Mon père ! s'écria-t-elle. Il était là tout à l'heure ; je l'ai vu ; il vient de disparaître par cette fenêtre. Regardez, Isidora, regardez, je vous en supplie !

Et il y avait tant de prière dans son regard, son geste était si pressant qu'Isidora courut machinalement à la fenêtre, tandis que sa mère, plus calme et plus maîtresse d'elle-même, se dirigeait vers le lit et tâchait d'apaiser Marguerite.

— Recouchez-vous, mon enfant, lui dit-elle doucement, et ne parlez plus ainsi. Vous avez été sûrement victime de quelque illusion.

— Non, chère tante, non, je ne me suis pas trompée, répliqua vivement Marguerite. Je ne suis pas folle et je n'ai plus le délire. Je l'ai vu à la place même où vous êtes, aussi distinctement que je vous vois. Il m'a parlé ; il m'a dit d'espérer.

Au même instant Isidora poussa un cri de surprise et se pencha précipitamment sur l'appui du balcon, comme pour chercher à mieux voir au dehors. Sa mère courut auprès d'elle.

— Qu'avez-vous, Isidora ? dit-elle à demi voix.

— Je viens de voir un homme se glisser derrière ce buisson et gagner les massifs, répondit-elle. Marguerite ne se trompe pas ; quelqu'un est sans doute entré ici.

Et de la main elle montrait l'endroit où avait disparu l'homme qu'elle avait cru apercevoir.

L'appartement de Marguerite était situé au premier étage, et ses fenêtres donnaient sur les jardins. Immédiatement au-dessous s'étendait un grand parterre planté de fleurs et d'arbustes et donnant accès dans un de ces jardins dessinés à l'anglaise dont la mode commençait à s'introduire en France et dont les massifs percés d'allées sinueuses se trouvaient sur la gauche.

Le jardin anglais et le parterre étaient entourés d'un mur. Au delà se trouvait un petit bois masquant en partie la vue, mais laissant à gauche une large échappée par laquelle le regard passait au-dessus d'un petit étang et pouvait embrasser, d'un coup d'œil, l'étendue des prairies qui, par une pente insensible, descendaient jusque sur le bord du Chier.

C'était sur la limite du parterre et du jardin anglais qu'Isidora avait cru voir se glisser la forme d'un homme, au moment où ce dernier quittait l'abri d'un des arbres du parterre pour se jeter dans un massif.

Mme de Trévenue avait encore les yeux fixés sur l'endroit indiqué par sa fille, lorsque celle-ci, lui touchant brusquement le bras, s'écria de nouveau :

— Le voilà !... Le voyez-vous ?... là !...

Mme de Trévenue tourna aussitôt les yeux dans la direction indiquée, et il lui sembla qu'elle voyait en effet une ombre vague et confuse traverser rapidement une allée, puis se perdre au milieu des arbres. Mais la nuit était déjà si sombre, la vision fut si fugitive, qu'un doute lui resta et qu'elle se demanda si l'agitation de Marguerite n'avait pas aussi gagné Isidora.

— C'est lui ! dit Marguerite qui avait entendu le cri de sa cousine. Oh ! je l'avais bien vu. Courez, il ne peut être loin encore ! Tâchez de le ramenez, de le voir tout au moins !

— Mais je ne puis vous laisser seule, mon enfant ?

— Envoyez-moi Marie-Jeanne. Mais allez, je vous en supplie ! je vous attendrai seule, s'il le faut !

Mme de Trévenue, malgré le doute qui lui restait, était assez inquiète. La disparition d'Edouard lui avait inspiré les craintes les plus vives pour la sûreté des siens, et tout en n'attachant aucune importance à l'idée dont s'était frappé le cerveau affaibli de Marguerite, elle se demandait dans quel but un homme avait pu chercher à s'introduire dans la chambre de sa nièce.

Aussi céda-t-elle facilement à la prière de la jeune fille, et s'empressa-t-elle de descendre avec Isidora. Elle voulait s'il était possible, voir cet homme, espérant que de sa présence, de son costume, de ses traits surtout, si elle les reconnaissait, elle tirerait quelque lumière sur le sort d'Edouard.

Elle ne pouvait songer, malheureusement, à le faire poursuivre ou arrêter. Tous les hommes occupés au château avaient été envoyés à Montbrun pour cerner la forêt ; à peine restait-il quelques servantes autour d'elle.

Après avoir donné à Marie-Jeanne l'ordre de se rendre immédiatement auprès de Marguerite, elle traversa rapidement le parterre avec Isidora et gagna une porte pratiquée dans le mur de clôture et débouchant à quelques pas de la lisière du petit bois, sur les bords de l'étang.

L'homme qui s'était enfui, pour traverser le jardin anglais, franchir le mur et gagner le bois en prenant les précautions nécessaires pour ne pas trahir sa présence, avait eu besoin d'un temps assez considérable, et compensant largement celui qu'elle avait mis à descendre de la chambre de Marguerite et à parcourir le parterre. Aussi pensait-elle arriver d'heure encore à le surprendre au moment où, sortant du bois, il se jetterait dans les prairies pour gagner le large.

Une étroite chaussée, aboutissait à la porte du parterre. Elle courait entre la lisière du bois et l'étang, et abandonnant ce dernier à cinquante pas plus loin, elle formait un coude à l'angle duquel on pouvait embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue des prairies.

Mme de Trévenue et Isidora demeurèrent un instant en observation dans l'angle de la porte. La nuit était venue, et bien qu'elle fût assez claire et que, de l'endroit où elles se tenaient, on pût facilement donner l'alarme dans le château, elles hésitaient à s'avancer plus loin.

Cependant, ne voyant personne paraître et craignant que l'inconnu ne s'échappât par un autre côté, Isidora, malgré les représentations de sa mère, se risqua jusqu'à l'extrémité de l'étang, à l'endroit où la chaussée faisait un coude.

Elle y demeura quelques minutes immobile, cherchant à pénétrer l'ombre de son regard ; puis soudain elle s'approcha du bord de l'eau et se pencha de côté, dans une attitude à la fois curieuse et craintive.

Elle avait vu une sorte de masse confuse se mouvoir avec précaution au milieu des arbres et, tout en ayant soin de ne pas s'avancer de façon à trahir sa présence, elle voulait ne pas perdre un seul des mouvements de cette forme indéfinie.

Bientôt cette masse se dessina plus distinctement, et elle

crut reconnaître l'homme qui, deux fois déjà, avait passé comme une ombre devant ses yeux.

Elle fit alors un nouveau pas en avant et se pencha d'avantage. Mais son pied, posé sur l'extrême bord de la chaussée, détacha sous le poids de son corps une pierre mal assujettie, elle perdit l'équilibre et, après avoir chancelé un instant, elle tomba et disparut dans les eaux de l'étang, assez profonde en cet endroit.

Mme de Tréveneuc, qui s'était avancée à mi-chemin de l'endroit où se trouvait sa fille, poussa un cri d'épouvante et resta un instant éperdue de douleur et de désespoir, ne sachant si elle devait courir au secours de sa fille ou retourner chercher de l'aide au château.

Avant qu'elle eût eu le temps de prendre un parti, un homme, qui se tenait tapi dans le bois, à quelques pas d'elle, sauta sur le chemin.

—Où est-elle tombée? demanda-t-il vivement. A quel endroit?

—Ici! répondit-elle, en se précipitant vers le bord de la chaussée où elle avait vu disparaître sa fille,

Et au même instant, comme pour confirmer son dire, la robe d'Isidora, gonflée par l'eau, apparut à la surface de l'étang, encore agitée de sa chute.

—La voyez-vous? s'écria Mme de Tréveneuc. Mon Dieu! la voilà qui disparaît encore! Sauvez-la...

Mais l'homme ne l'écoutait déjà plus. Il s'était jeté, tout habillé, dans l'étang, et pendant quelques secondes qui paraissent à Mme de Tréveneuc longues comme des siècles, il disparut lui-même à l'endroit où venait de s'enfoncer Isidora. Puis soudain sa tête reparut à la surface de l'eau, ruisselante et toute voilée de ses longs cheveux; il souleva à demi la jeune fille qu'il avait saisie par la ceinture, et fendit l'eau avec une vigueur et une agilité surhumaines, en quelques brasses, il atteignit le bord de l'étang.

Un moment après, il déposait Isidora évanouie sur l'herbe épaisse qui tapissait la lisière du bois.

Mme de Tréveneuc s'était jetée à genoux auprès de sa fille. En apercevant ses yeux éteints et son visage décoloré, elle eut un sanglot

—Mon Dieu! dit-elle, elle est morte!

—Non, madame, répondit doucement l'inconnu, elle n'est pas morte. Ce n'est pas là la figure d'une personne noyée. Elle s'est évanouie de frayeur, mais dans quelques instants elle rouvrira les yeux.

Et après avoir posé avec précaution sur l'herbe la tête d'Isidora, qu'il soutenait entre ses mains, il se releva et fit un mouvement pour s'éloigner.

—Quoi! vous nous abandonnez! s'écria Mme de Tréveneuc étonnée. Mais vous n'y songez pas! Que voulez-vous que nous devenions ici, ma fille et moi? Vous qui l'avez sauvée, vous ne refuserez pas de m'aider à la transporter au château.

—Moi! s'écria l'inconnu. Mais je n'y aurais pas mis les pieds que j'y serais arrêté et mis en prison. Oubliez-vous donc que depuis deux jours on s'acharne après moi, et que l'on me traque comme une bête fauve? Vous-même, n'avez-vous pas envoyé vos domestiques à la poursuite de l'assassin?

Et écartant avec une sorte de brusquerie les cheveux qui

lui voilaient le visage, Pharold fixa sur Mme de Tréveneuc un regard empreint d'une tristesse pleine de reproche.

Le premier mouvement de la mère d'Isidora, à la vue de l'homme accusé d'avoir assassiné Edouard, fut un mouvement de terreur. Elle tressaillit, et involontairement recula d'un pas.

Pharold, à qui n'échappa point son effroi, pâlit, et un sourire d'une amertume navrante contracta sa lèvre.

—Vous m'avez donc cru coupable, vous aussi, dit-il d'un air accablé.

—Non, Pharold, non, je ne le crois pas! s'écria Mme de Tréveneuc honteuse du mouvement qui lui était échappé, et qui, tout instinctif, était d'ailleurs en désaccord avec sa conviction. Et malgré tout ce qu'on a pu dire, je ne l'ai jamais cru

—Dites-vous vrai, Marie? demanda Pharold d'une voix tremblante et brisée par l'émotion.

—Oui, je vous le jure! Et vous pouvez sans crainte venir chez moi. Vous y serez aussi en sûreté que dans votre propre tente.

—Je ne doute pas de vous, Marie, répartit doucement Pharold.

Et soulevant Isidora dans ses bras, il prit le chemin du château sans plus songer aux dangers qui le menaçaient.

Il marchait d'un pas rapide et assuré, comme si la route lui eût été de longue date connue et familière, et arrivé au parterre, au lieu de le traverser en droite ligne, il fit un détour, et gagna le bord des massifs du jardin anglais, dont les grands arbres projetaient à leur pied une ombre opaque et impénétrable.

Soit que l'émotion qui l'avait agité l'oppressât encore, soit qu'il fût tout occupé d'Isidora, il gardait un silence que Mme de Tréveneuc n'osait rompre, bien que mille questions se pressassent sur ses lèvres.

Cependant, à moitié chemin, il s'arrêta tout à coup, et se tourna vers la mère d'Isidora:

—Elle revient à elle, dit-il, en lui montrant la jeune fille dont la tête reposait sur son épaule. Elle viens de faire un mouvement.

Et, sans attendre de réponse, il ajouta:

—Ainsi vous ne me condamniez pas, vous? Votre cœur se souvenait encore?

—Oui, Pharold, et quoi qu'on puisse me dire, jamais je ne croirai que l'homme qui nous a tant aimés, et qui tout à l'heure encore a sauvé ma fille d'une mort certaine, ait lâchement assassiné mon frère!

—Et cependant, dit Pharold, vous vous êtes jointe à mes persécuteurs?

—Eh! s'écria Mme de Tréveneuc, pouvais-je faire autrement quand toutes les apparences étaient contre vous? Si j'eusse refusé, qu'aurais-je eu à répondre à ceux qui venaient, preuves en main, porter contre vous de pareilles accusations? Mais mon cœur protestait en secret. J'étais sûre que, le jour du jugement venu, vous les confondriez tous! Et, si je vous accusais de quelque chose, c'était de laisser peser de pareils soupçons sur votre tête, quand il vous était si facile de vous en laver; c'était surtout de nous laisser, nous dont vous con-

naissiez les angoisses, dans la douleur et les larmes ; car vous savez ce qu'est devenu Edouard ?

—Oui, je le sais, répondit Pharold en baissant la tête d'un air triste et embarrassé.

—Et vous me l'avez laissé ignorer ?

—Et comment aurais-je pu vous l'apprendre ? Où et quand m'a-t-il été possible de vous voir ? Est-ce que depuis hier tous les chemins ne me sont pas fermés ? Ne suis-je pas, partout où je parais, traqué comme un loup ? Non, Marie, ne m'accusez pas même de cela, car je n'en suis pas coupable ! Pour vous voir, j'ai tout bravé, et, malgré les dangers terribles qui me menacent, malgré, malgré les pièges de toute sorte semés sous mes pas, si j'étais là tout à l'heure, si près de vous, c'est que je cherchais encore l'occasion de vous rencontrer que le hasard m'a enfin offerte après me l'avoir si longtemps refusée.

—Ah ! fit Mme de Tréveneuc. Et c'est vous sans doute qui tout à l'heure, cherchant à entrer dans le château, avez pénétré dans la chambre de Marguerite ?

Pharold regarda Mme de Tréveneuc d'un air étonné.

—Non, répondit-il, je craignais, en m'avançant, de tomber dans un piège, et je n'ai pas dépassé le bois. Que voulez-vous donc dire ? Qu'est-il arrivé ?

—Un homme a pénétré dans la chambre de ma nièce pendant son sommeil, nous le pensons du moins, car nous avons cru l'apercevoir, Isidora et moi, qui s'enfuyait par le jardin anglais, et c'est en le poursuivant pour tâcher de le reconnaître que ma fille est tombée dans l'étang.

Pharold secoua la tête.

—Je ne puis l'affirmer, dit-il, mais je crois que vous avez été victime d'une illusion, Marie. Il y a près d'une heure que je suis caché dans le bois et je n'y ai vu ni entendu personne... Mais nous voici arrivés, ajouta-t-il en s'arrêtant à quelques pas de la façade du château. Où faut-il porter votre fille ?

—Ici, dit Mme de Tréveneuc en ouvrant avec précaution la porte vitrée d'un salon. Les domestiques n'y viennent jamais sans être appelés et vous y serez en sûreté.

Pharold entra dans le salon à sa suite et déposa Isidora sur un canapé. La légère secousse qu'il lui imprima acheva de la rappeler à la vie. Elle ouvrit les yeux, et apercevant le visage basané du bohémien, elle eut un geste d'effroi.

—Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit doucement Pharold, votre mère est là.

—Ma mère !... fit Isidora d'un air égaré en cherchant à rappeler ses souvenirs.

—Oui, chère enfant ! s'écria Mme de Tréveneuc en la serrant dans ses bras, et, grâce à Dieu et à ce généreux ami, vous êtes sauvée !

—Ne parlez pas si haut, dit vivement Pharold. Songez que si l'on vous entendait et que l'on vint, je serais perdu ! Adieu, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte. Grâce à vous, j'emporte la seule consolation qui pût rendre un peu de calme à mon cœur brisé. Que Dieu vous en récompense, Marie !

—Vous partez ! s'écria Mme de Tréveneuc stupéfaite. Oubliez-vous donc que vous ne m'avez encore rien dit d'Edouard ? Qu'est-il devenu ?

—Ce soir, à minuit, trouvez-vous à la porte du parterre, et, tout ce que j'ai à vous apprendre, je vous le dirai. Maintenant, c'est impossible. Je cours ici de trop grands dangers, et l'heure

n'est pas venue où je pourrai affronter la justice des hommes. Elle n'est pas comme celle de Dieu. Devant elle il ne suffit pas d'être innocent, il faut encore le paraître.

—Non, vous ne partirez pas ainsi, Pharold, répliqua Mme de Tréveneuc.

—Pharold ! dit une voix menaçante.

En même temps la forme d'un homme se dessina sur le seuil de la porte restée ouverte, et le colonel d'Availles, qui revenait de Pierric et rentrait par les jardins, apercevant le bohémien, se précipita sur lui.

—Au nom du roi, je vous arrête ! s'écria-t-il.

Et tandis qu'une de ses mains, s'abattant sur l'épaule de Pharold, la serrait comme un étau, de l'autre, il appuyait un pistolet sur la poitrine du bohémien.

XVIII

L'apparition du colonel avait été si soudaine, son mouvement si brusque et si inattendu, qu'il y eut dans le salon, après qu'il eut arrêté Pharold, un instant de profond silence.

Pharold, en sentant la main du colonel s'appesantir sur son épaule, n'avait ni fait un mouvement, ni marqué la moindre émotion. Seulement, ses yeux se tournèrent vers Mme de Tréveneuc, et il les tint un instant fixés sur elle, semblant attendre de sa loyauté une intervention qu'il était trop fier pour réclamer d'une façon plus directe.

Mme de Tréveneuc, encore dominé par la surprise et l'émotion, ne vit pas ce muet appel, et, dans son trouble, elle garda un silence sur la signification duquel le bohémien, prompt au soupçon, se méprit complètement.

—Abaissez votre arme, colonel, dit-il avec une émotion pleine d'ironie. Je n'ai nulle intention de vous opposer une résistance qui serait inutile, je le sais, et personne ici ne songe à vous contester le droit de m'arrêter.

—Personne ! s'écria Mme de Tréveneuc à qui l'indignation rendit soudain, avec la parole, toute sa présence d'esprit. Osez-vous donc douter de moi après ce qui vient de se passer ?

Et s'avançant vers d'Availles :

—Colonel, lui dit-elle d'un ton plus calme, cet homme est entré ici à ma demande et sur ma promesse expresse qu'il en pourrait librement sortir. Il y est venu pour me rendre service, et après avoir risqué sa vie pour sauver ma fille.

—Mlle Isidora ? fit d'Availles en tressaillant. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux ? ajouta-t-il avec vivacité. Elle n'est pas blessée, j'espère ?

Et il se tourna vers Isidora avec une brusquerie si pleine de sollicitude et d'anxiété, qu'une rougeur involontaire se répandit sur le visage de la jeune fille.

—Tout à l'heure Isidora a fait une chute dans l'étang, répondit Mme de Tréveneuc. J'étais seule avec elle, et, si Pharold ne fût survenu, elle eut été sans doute perdue. Il l'a courageusement retirée de l'eau, où elle avait déjà disparu, et, comme elle était évanouie, je l'ai supplié de faire ce qui était au-dessus de mes forces : de la porter jusqu'au château. Il hésitait d'abord, sachant à quels périls ce serait s'exposer. Mais il a eu pitié de ma douleur et de mon embarras, il s'est fié à ma parole et il est venu. Il est impossible qu'il soit victime de sa confiance, vous l'avez déjà compris, colonel, et, comme il court ici de sérieux dangers, je vous prie de ne pas retarder davantage son départ.

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

V

(Suite.)

Ma's je m'aperçois que mes idées m'emportent trop loin ; ce n'est pas ce que je veux vous raconter, non ! je n'ai pas assez de savoir ni de talent, pour vous entretenir de ces choses sublimes, j'en reviens à ma propre histoire, qui me convient mieux.

Seulement, ce que je peux et ce que je dois vous dire, c'est que l'étude alors me fit du bien, et que je me sentis fortifié dans mon âme, étant de plus en plus convaincu d'une justice profonde dans la nature et d'une vie impérissable qui finira par mettre l'ordre en tout.

Une chose qui me fit comprendre encore en ce temps la supériorité de l'être qui pense, sur ceux qui s'abandonnent à leurs instincts de lucre, d'avarice ou de férocité sauvage, comme par exemple les frères Rantzau, c'est ce qui m'arriva durant l'hiver. Toutes les semaines, lorsque ma femme allait faire quelques petites provisions chez l'épicier Claudel, je trouvais autour de ses paquets de chandelles ou de savon des feuillets de papier magnifique, bien imprimés, ce qui me donna l'idée de les lire. Et quel ne fut pas mon étonnement de voir des quarts, des moitiés d'articles traitant de l'histoire, du commerce, de la mécanique, des gouvernements, enfin de tout : et bien mieux écrits, bien mieux pensés que les livres recommandés par M. Frayssinous.

J'en étais vraiment confondu ; de sorte que la six ou septième fois, n'y tenant plus d'étonnement, un jeudi matin je mis mon chapeau et je me rendis chez M. Claudel, qui se trouvait justement dans sa boutique, en train de servir de la mélasse.

—Monsieur Claudel, lui dis-je, en lui montrant le papier que je venais de lire, au nom du ciel, d'où cela vient-il ? Voilà plus de six semaines que ma femme me rapporte de ces feuillets de papier autour de votre marchandise. Quel dommage, monsieur Claudel, j'en suis désolé !

—Ah ! dit-il, en regardant et déposant sa canette sur le

comptoir, je vois ce que c'est ; cela vient de la bibliothèque de M. Lefèvre, l'ancien juge de paix, le beau-père de MM. Jacques et Jean Rantzau, mort l'été dernier. Il avait beaucoup de vieilleries, et le jour de la vente, étant allé là, pour voir si quelque chose me conviendrait, je me suis rendu adjudicataire de quelques cents kilos de bouquins, à deux sous la livre.

Il disait cela tout souriant dans son collier de barbe, et sa tignasse ébouriffée en toupet, selon la mode du temps.

—Et vous les découpez, ces bouquins ! lui dis-je, les bras tombant de surprise et d'indignation.

Mon Dieu, oui, dit-il. Je les avais achetés pour faire des cornets, et j'en fais des cornets.



Ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. (Page 182, col. 2.)

Sans le savoyard qui passe ici tous les ans, avec son panier de livres sur l'épaule, j'aurais tout eu à moitié prix ; mais il était justement à Saint-Quirin, et d'abord il voulut en avoir sa part le gueux ! Il a fallu s'entendre à nous trois : l'épicier Clairainval d'Abrecheville, le savoyard et moi. Cet ambulant-là me coûte au moins cinquante francs, que j'ai perdus faute de les gagner ; c'est lui maintenant qui les a dans sa poche, mais il me payera ça ! Je voudrais bien savoir, monsieur Florence, si les épiciers à grosse patente, comme moi, n'auraient pas le droit d'empêcher des gueux pareils de circuler dans le village.

—Je n'en sais rien, lui répondis-je consterné. Comment, les frères Rantzau vous ont vendu cela au poids ! Ils n'ont rien gardé de la bibliothèque de leur beau-père, un homme instruit, un de ces anciens bourgeois qui savaient quelque chose ; ils n'ont rien gardé du tout ?

—Non, rien, les quatre mille volumes y ont passé !.

Attendez, je me rappelle maintenant : M. Jean a gardé le Code civil du vieux, M. Jacques a pris l'*Histoire des comtes de Dabo*, les anciens seigneurs du pays, et moi j'ai mis de côté un livre de vieilles chansons ; vous comprenez ? fit-il en clignant de l'œil, des gaudrioles de bergers et de bergères ; c'est amusant, mais ça ne vaut pas Béranger tout de même, ha ! ha !

Il riait, sa large bouche ouverte jusqu'aux oreilles.

—Mais entrez donc, monsieur Florence, il fait froid à la boutique, et puisque personne ne vient, nous serons mieux à côté du poêle.

—Merci, lui dis-je, je n'ai pas froid. Est-ce que vous ne

pourriez pas me faire voir ce qui vous reste de livres, monsieur Claudel ?

— Hé ! pourquoi pas ? Jean-Baptiste... Jean-Baptiste ! cria-t-il.

Son garçon entra, un grand innocent encore plus borné que son maître, et la bouche toujours ouverte, comme un véritable benêt.

— Jean-Baptiste, conduis M. Florence au grenier, il veut voir notre vieux papier. Tu ouvriras la lucarne, pour qu'on y voie clair. Tu m'entends, Jean-Baptiste !

— Oui, monsieur, dit le garçon.

Et nous montâmes l'escalier, lui devant, soufflant par le nez ; moi tout pensif et désolé, m'écriant en moi-même :

— Ils ont tout vendu, tout !... Allez donc travailler, suer sang et eau, pour des gendres pareils ! Si le vieux juge de paix pouvait se réveiller, il les maudirait jusqu'à la sixième génération !... Et dire qu'on envoie des missionnaires en Chine, lorsque nous avons de pareils barbares au milieu de nous, par centaines de mille, qui vendraient tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, Buffon, Cuvier, Jussieu, l'Encyclopédie et toutes les bibliothèques de l'Europe, à deux sous la livre, s'ils les avaient. Mon Dieu, mon Dieu ! où en sommes nous ?

En me faisant ces tristes réflexions, nous arrivâmes au grenier. Jean-Baptiste leva le couvercle de la lucarne, et je vis là dans un coin, sous les tuiles, tous les volumes défaits, les couvercles en tas et le papier découpé par hautes piles en bon ordre. Cette vue me retourna le cœur, je regardais sans rien dire ; et comme il faisait froid là-haut, comme Jean-Baptiste grelottait, à la fin je lui dis :

— Descendons... C'est assez !... Merci Jean-Baptiste. Tu remercieras aussi ton patron.

— Oui, monsieur Florence, fit-il.

En bas, sans traverser la boutique, je sortis par l'allée et je me rendis directement à la maison.

VI

Depuis ce jour-là, jusqu'à la fin de l'hiver, je ne fis plus que m'occuper du classement de mes plantes et de mes insectes. Je vis qu'il m'en manquait encore un grand nombre, même de ceux du pays, mais au moins leur place vide était marquée d'avance dans les cartons et dans l'herbier. Il ne s'agissait plus que de les trouver, et je me promettais bien de battre les bois, les bruyères et la vallée au printemps, pour compléter ma collection.

Je reconnus aussi vers ce temps, avec bonheur, que mes enfants avaient le même goût que moi pour l'étude de la nature ; tous les soirs ils venaient me regarder à l'ouvrage ; ils m'aidaient même à étendre les feuilles sèches sans les briser, ce qui demande des mains délicates. Je leur donnais aussi toutes les explications à la portée de leur âge, qu'ils écoutaient, ouvrant de grands yeux émerveillés.

La petite Juliette surtout comprenait vite ; mais Paul, lui, retenait mieux ; il avait la mémoire des choses, ce qui vient surtout de la réflexion ; Juliette retenait mieux les noms, elle aurait pu tous les réciter à la file.

Cela me faisait penser, depuis, qu'aucune étude ne serait meilleure pour l'enfance, que celle des végétaux et de tout ce qui se rencontre aux champs, dans les fermes et les jardins.

Tout est nouveau pour les enfants ; ils en sont plus frappés que nous, et ce qui s'apprend alors se retient toute la vie. Quelle étude aussi pourrait leur être plus utile ? Est-ce que toutes les sciences naturelles, la physique, la chimie, la médecine, ne se rattachent pas à celle-là ; et l'esprit lui-même pourrait-il trouver une nourriture plus saine, plus solide, plus profitable.

Ce sont les réflexions que je me fis alors, et je ne crois pas m'être trompé.

Ma femme, elle, pendant ce temps, ne pensait plus qu'à sa vache ; elle avait mis de l'ordre dans notre petite étable ; elle avait tout disposé pour que le fourrage tombât directement du haut de notre grenier dans le râtelier ; enfin tout était prêt, il ne manquait plus que la bête, et Dieu sait le mouvement que Marie-Anne se donna pour en trouver une à se convenance.

Tous les mercredis matin, au passage du juif Elias, elle l'attendait, regardant à la petite fenêtre de sa cuisine, et puis elle traversait bien vite la salle à manger, en disant :

— Le voilà !... C'est lui !... Elias est au bout de la rue.

Le vieux juif, avec sa blonde crasseuse, son bonnet en peau de mouton râpé, la corde autour des reins et le bâton de coramier pendu au poing par un bout de cuir, était reçu comme un ambassadeur. Marie-Anne courait chercher la bouteille d'eau-de-vie et la miché de pain dans l'armoire, pendant qu'Elias, ses petits yeux rouges plissés, s'essayait en disant d'un air joyeux.

— Cette fois-ci, madame Florence, j'ai trouvé votre affaire.

Malheureusement Marie-Anne voulait tant de qualités pour sa vache, que souvent, en remontant de ma classe du matin, je les trouvais encore en conférence.

Enfin, ce vieux finaud, qui depuis longtemps sans doute aurait pu nous amener une bonne vache, mais qui, voyant l'enthousiasme de ma femme, trouvait agréable de se faire payer la goutte et de casser une croûte gratis tous les mercredis chez nous, Elias vint un matin avec une grande et belle vache, couleur café au lait, deux taches blanches sur le front, le pis ni trop grand ni trop petit, enfin une bête superbe.

Marie-Anne l'avait vu de loin, elle était déjà en bas. J'entendais ses exclamations de satisfaction dans l'allée, chose contraire à sa finesse ordinaire, et qu'Elias allait vouloir me faire payer argent comptant ; mais que voulez-vous ? l'idée d'avoir cette belle bête dans notre écurie, de la conduire boire à la fontaine, à travers le village, lui faisait perdre toute prudence.

Puis elle m'appela :

— Florence !... Florence... viens voir !..

Je descendis et je regardai sur la porte cette belle vache, que le vieux juif tenait par une corde passée dans les cornes. J'en fis le tour. Je reconnus, malgré les paroles et les exclamations de ma femme, qui voulait absolument m'entraîner dans ses idées, je reconnus que cette vache avait au moins dix ans, qu'elle avait fait veau depuis longtemps, et qu'elle n'était pas fraîche à lait, comme le disait Elias ; mais que, sous les autres rapports, elle était bien conformée et forte en chair, ce qui ne manque jamais, lorsque le fourrage, au lieu de faire du lait, fait de la graisse. C'est un bien mauvais signe !

Et comme je ne m'enthousiasmait pas du tout, Marie-Anne se fâcha presque.

—Allons, s'écria-t-elle, dis donc ce que tu penses ! Est-ce qu'elle ne te plaît pas notre vache ?

—Je pense, lui dis-je, que pour un peintre qui voudrait peindre une belle vache dans les prés, avec une belle tête, de belle cuisses, un pis pas trop gros et un air majestueux, cette vache lui conviendrait bien, parce qu'elle est belle à la vue ; mais pour un fermier, elle ne serait pas belle.

—Comment, pas belle ! s'écria ma femme.

—Non ! Pour ceux qui veulent avoir du lait, de la crème, du beurre, du fromage, il faut une vache autrement faite, il leur en faut une avec un gros ventre tout rond, de gros pis pendants, une grosse tête ; il faut qu'on voie les côtes ; il faut que le pied, au lieu d'être ferme et luisant, soit fourchu et presque mou, comme si elle marchait dans des pantoufles. Ce n'est pas aussi beau qu'une vache qui se promène sur de longues jambes, en allongeant le cou à droite et à gauche, et tournant la tête pour se gratter le dos avec de belles cornes pointues ; non, ce n'est pas aussi beau, mais cela vaut mieux.

—Mon Dieu, dit ma femme, tu parles comme si tu connaissais quelque chose aux bêtes. Cette vache est très-belle et bonne. Ne l'écoutez pas, Elias, mon mari ne connaît rien aux animaux, il est toujours dans son école.

—Je vois bien, dit le vieux juif, souriant et n'osant dans sa barbe grise, que M. Florence n'est pas un connaisseur en vaches. Il a lu tout cela dans ses livres...

—Oui, lui dis-je, c'est vrai.

—Hé ! fit-il en secouant la tête et regardant ma femme, qui s'était mise à rire, j'en étais sûr... j'en étais sûr !... Cette vache-ci, voyez-vous, monsieur Florence, j'en réponds. Elle est fraîche à lait, elle n'a pas encore cinq ans ; elle donne sept litres de lait par jour. Encore elle n'était pas jusqu'à présent dans une écurie comme la vôtre, bien propre, bien aérée ; elle n'avait pas le fourrage qu'elle aurait voulu ; elle n'était pas soignée comme elle le sera chez vous.

—Non !... non !... soyez-en sûr, dit Marie-Anne, jamais elle n'aura été si bien.

—Je le sais, madame, dit Elias, et voilà pourquoi je penso qu'au lieu de sept litres, elle en donnera huit. C'est moi qui vous le dis ; depuis trois ans que je connais cette belle bête, je puis vous la donner de confiance. Je vous en réponds !

—Tu entends ? dit Marie-Anne.

—Oui, j'entends bien, lui répondis-je, et cela me fait plaisir. Du moment que M. Elias en répond ?...

—Sur ma conscience, dit Elias en mettant la main sur son cœur.

—Eh bien, du moment qu'il en répond, nous allons faire un petit acte sous seing privé.

Ma femme devint toute rouge, comme si je faisais une injure au vieux juif de douter le moins du monde de sa parole, et Elias s'écria :

—Voilà plus de cinquante ans que je vends du bétail au pays, et jamais on ne m'a demandé d'écrire...

—Eh bien, lui dis-je, il faut un commencement à tout,

—Ah ! s'écria ma femme d'un air embarrassé, vous savez, Elias, mon mari est secrétaire de la mairie, il aime à tout écrire...

—Oui, madame, mais cela ne se fait jamais, c'est contre la règle.

La règle, lui dis-je, c'est que tout homme de bon sens aime voir ses affaires au clair. Je veux bien croire que la vache est ce que vous dites ; mais puisque vous en êtes sûr, puisque vous en répondez, pourquoi refuser d'écrire ?... Moi je vous compte bien mon argent, vous savez que c'est de l'argent, qu'il a toutes les qualités voulues... Eh bien, mettons par écrit toutes les qualités de la vache ; il me semble que c'est juste, que cela ne peut rien vous faire ?

Il n'avait rien à répondre et dit :

—Allons, soir ! mais cela ne se fait jamais.

Il attacha sa vache à l'anneau de la porte, et nous montâmes tous ensemble dans mon cabinet, où j'écrivis en détail toutes les qualités de la vache, son âge, en quel temps elle avait mis bas, la quantité de lait qu'elle donnait par jour, enfin tout. Après quoi Elias signa, ne pouvant faire autrement. Je lui comptai cent vingt francs, et cinq francs pour ses courses, il m'en donna quittance, et je lui dis alors :

—Vous voyez bien, cela n'a pas coûté dix minutes, et maintenant tout est en règle.

—Oui, dit-il, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, tout est en règle. C'était inutile, mais pour vous tranquilliser... quand on est de bonne foi... vous comprenez ?...

—Je comprends, et je suis tranquille à cette heure ; chacun suis ses habitudes.

Ma femme, toute joyeuse, était allée prendre dans l'armoire une bouteille de kirsch, elle en avait rempli deux petits verres. Elias vida le sien d'un trait, puis prenant son bâton dans un coin :

—Allons, au revoir, fit-il.

Nous descendîmes sur ses talons, ma femme, les enfants et moi. On conduisit la vache à l'écurie, le râtelier était déjà plein de fourrage ; et comme la vache ne voulait pas manger tout de suite, le juif dit qu'elle était fatiguée de la course, mais qu'elle allait s'y mettre, et que nous aurions le soir même nos trois litres et demi de lait.

Je fis semblant de le croire et il partit.

Marie-Anne était si contente, qu'elle ne songea plus à me reprocher d'avoir douté d'un si brave homme qu'Elias. C'était l'heure d'entrer à l'école ; Paul et Juliette m'y suivirent.

Ce même soir la vache nous donna quatre litres de lait ; cela ne m'étonna pas, pensant bien qu'avant de l'amener, Elias l'avait laissée deux ou trois jours sans la traire, comme font tous les juifs, pour lui donner un beau pis. Ma femme triomphait ; je lui dis d'attendre et nous allâmes dormir. Le lendemain, la vache avait mangé très-raisonnablement, elle nous donna deux litres de lait le matin et deux litres le soir ; et durant huit jours cela continua de même, malgré tous les soins de Marie-Anne, qui ne disait plus un mot. Moi, le huitième jour, je taillai ma plume et j'écrivis à Elias qu'il eût à venir reprendre sa vache, et à nous en amener une autre, qui donnât pour le moins sept litres de lait, attendu que celle-là, malgré tout, n'en donnait que quatre. Je l'avertis que cela pressait et que nous l'attendions sans faute pour le lendemain.

Le lendemain il arriva sans vache. Il regarda ; il soutint tout ce qu'il avait avancé d'abord, et prétendit que le fourrage n'était pas bon. Ma femme n'avait laissé seul avec lui. Je lui dis que le fourrage était excellent, qu'on n'en trouvait pas de meilleur au pays ; mais que sa vache était vieille,

qu'elle avait fait veau depuis longtemps et qu'elle était épuisée, toutes choses qu'il savait aussi bien que moi.

—Eh bien, dit-il, ce soir ou demain je vous en amènerai une autre.

—Allons, soit, nous verrons !

En effet, le lendemain il arrivait avec une seconde vache, encore plus vieille que la première, qui mangeait plus et donnait moins de lait.

Marie-Anne était consternée, et moi, l'indignation me gagnait. C'est pourquoi j'écrivis à Elias que s'il continuait à me prendre pour un âne, et s'il ne m'amenait pas une vache jeune, fraîche à lait, ayant toutes les qualités mises par écrit dans notre contrat, je serais forcé de lui envoyer une assignation à comparaître devant le juge de paix, pour lui demander l'exécution de ses promesses, avec des dommages-intérêts proportionnés à la perte que nous avait causée le retard. Je ne lui donnai que deux jours pour s'exécuter, ne voulant pas voir avaler tout notre foin par de vieilles bêtes hors de service.

La lettre partit le soir, par le facteur, et le lendemain à dix heures Elias était là, nous amenant une petite vache de la montagne, la tête grosse, les cornes longues, écartées, les yeux vifs, le ventre en forme de tonneau, le pis fort, les jambes courtes un peu cagneuses.

Du premier coup d'œil je vis que nous avions une bonne bête, et je dis en souriant :

—A la bonne heure, monsieur Elias, à la bonne heure, je crois que cette fois vous avez eu la main heureuse. Revenez dans quinze jours et si...

—Je n'aurai pas besoin de revenir, fit-il, c'est une des meilleures vaches de la montagne ; vous n'en voudrez jamais d'autre. Mais c'est égal, Monsieur Florence, vous avez eu tort de m'écrire comme cela, tout le monde peut se tromper ou être trompé ; moi je croyais toujours vous amener une bonne vache ; je n'ai pas eu de chance, voilà tout.

—Cette fois, lui répondis-je, vous en avez eu, j'en suis sûr ; avec de la persévérance, on arrive tôt ou tard.

Il partit là-dessus, et je crois que notre petit acte l'avait aidé beaucoup à trouver de la chance. Si tous les paysans faisaient comme moi, les juifs auraient toujours la chance qu'il faut avoir pour remplir ses promesses. Ce n'est pourtant pas difficile d'écrire sur un bout de papier les conventions que l'on fait et de mettre au bas les signatures, non c'est tout simple ; mais que voulez-vous ? il faudrait savoir écrire.

Aussitôt Elias parti, notre petite vache se mit à manger de bon appétit ; et le lendemain matin, nous avions trois litres et demi de lait crémeux, le soir autant, et, depuis, cela n'a jamais manqué durant des années.

Ma femme, comprenant alors combien j'avais eu raison de dresser un écrit, devint encore plus soumise, si c'est possible. Elle ne faisait plus rien sans me consulter ; et la satisfaction d'avoir du lait, du beurre, du fromage, sans être forcé de courir chaque jour en acheter chez les voisins, la rendait parfaitement heureuse.

On peut assurer que rien n'est plus utile, plus nécessaire même aux petits ménages comme le nôtre, que d'avoir une bonne vache ; car, outre le lait, elle vous donne encore le meilleur engrais pour la culture.

(La suite au prochain numéro.)

PETITS COUPS DE CRAYONS.

Le comble du guignon.

Être veuf pour la troisième fois et avoir trois belles-mères !

*
* *

Un huissier à son clerc :

—As-tu présenté ma note de frais à M... ?

—Oui, monsieur.

—Qu'a-t-il répondu ?

—Il m'a dit d'aller au diable ?

—Et après, qu'as-tu fait ?

—Ma foi, monsieur, je suis venu vous trouver.

*
* *

Mme la comtesse de B... a reçu la visite d'une de ses amies intimes.

—Ah ! chère belle, pendant que j'y songe, il faut que je vous montre mes nouvelles photographies ; comment les trouvez-vous ?

—Oh ! comme vous êtes vieilles !

—Voici celles de mon mari.

—Il est bien, lui ; oh ! parfaitement réussi.

—N'est-ce pas ?

—Ce n'est pas étonnant ! les hommes sont si faciles à attraper.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.